

Quincaillerie Bronnec : « Ils avaient le sens du commerce »

Jean-Luc Girot
Février 2022

- « Bonjour Madame, je voudrais 6 vis et trois boulons. »
- « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, voici monsieur. »
- « Puis-je me procurer également un martinet ? J'aimerais calmer mes enfants quelque peu énervés au retour de l'école ? »
- « Avec des lanières de cuir, pas de problème. J'ai ce qu'il vous faut ».
- « Jean, votre mari, n'est pas là ? »
- « Non, il est à la forge, de l'autre côté de la rue. »
- « J'aimerais l'inviter à boire un verre à côté chez Marquet. Pouvez-vous me donner son numéro de portable ? »
- « Impossible monsieur, ces moyens de communication n'existent pas encore ».



Mme Bronnec sert une cliente, vers 1980 (image capturée d'un film d'Alain Gouaillier).

Eh oui, vous l'avez compris, ce dialogue improvisé n'est pas d'aujourd'hui. Il remonte aux années soixante, soixante-dix lorsque la famille Bronnec tenait la quincaillerie située 3 rue Judith d'Acigné et la forge qui lui faisait face. Autres temps, autres mœurs. Je ne vous parle pas du martinet dont l'utilisation pourrait nourrir aujourd'hui les réseaux sociaux mais d'une époque où les commerces de proximité fournissaient au détail et en permanence une population locale qui n'avait pas encore été attirée par les grandes surfaces.

Jean Bronnec, le fils de Bernadette et de Jean (à l'époque, le fils aîné prenait le prénom de son père), Cécile (Boussin) et Lionel (Hubert), les petits-enfants de Mémé et Pépé se souviennent avec émotion et humour d'une époque où les gens étaient proches les uns des autres, au propre comme au figuré.

Toujours ouvert

« Lorsqu'à l'initiative de maman, Noyalaise de naissance et de coeur, la quincaillerie a ouvert en 1953, Acigné comptait 1 200 habitants et pas encore de lotissement » se souvient Jean. C'est vrai, il y avait une vie très sociale dans le bourg. Les gens se retrouvaient souvent le soir dans la douzaine de cafés pour boire un verre de vin rouge, assis à la même table.

« Mon père avait le sens du contact. Il connaissait tout le monde, il aimait rendre service et maman était toujours à l'écoute de sa clientèle. Ils étaient ouverts tous les jours,



Jean, toujours en bleu de travail, et Bernadette Bronnec dans la quincaillerie.

du matin au soir, et même le dimanche. Ils n'ont jamais pris de vacances. Ils n'ont pas fait fortune mais ils ont passé du bon temps. »

Jean a les yeux qui se mouillent lorsqu'il replonge dans ce passé qui peut paraître si lointain. Il enchaîne les anecdotes. **« Excusez nous Mme Bronnec. C'est dimanche, on vous dérange ? Le client sonnait à la porte puis frappait au carreau. S'il était en panne de gaz, il trouvait son bonheur parmi la centaine de bouteilles propane ou butane qui avaient été entreposées à la force de leurs bras et il effectuait son paiement parfois au retour de la messe. »**



Rue Judith d'Acigné, la quincaillerie Bronnec, à droite, et la forge, en face (peinture de Charles Montigné).

Le passage du Tour de France

« La vente au détail s'effectuait dans des poches en papier » se souvient Cécile. **« Mémé utilisait une balance de Roberval avec des poids pour calculer le prix ».**

Ils ne manquaient jamais de rien et répondaient toujours à la demande. Dans les années 60-70, les listes de mariages n'existaient pas. Ils vendaient parfois cinq, six moulins à café électriques, les nouveautés de l'époque, pour le même couple. Les jeunes mariés venaient ensuite à la quincaillerie et échangeaient leur appareil contre un autre produit.

Les clients trouvaient tout dans leur commerce. Mémé allait chercher les produits chez Fisselier, un grossiste installé dans l'ancienne chapelle désaffectée de l'hôpital Saint-Yves à Rennes, ou à défaut aux Nouvelles Galeries. **« Si elle avait promis au client, elle devait le satisfaire »** déclare Lionel. Vaisselle, plats, ménagères, cuisinières à bois mais aussi tapettes à souris et à rat (pas la même dimension) faisaient également partie des stocks qui étaient parfaitement rangés, tout près, dans le cellier.

Il convenait aussi de faire face aux temps forts où la demande était encore plus dense. Il y avait du monde à passer dans le centre de la commune. L'avenue Barbedet ne débouchait pas encore. La rocade et la route Noyal-Liffré n'existaient pas. Tous les véhicules empruntaient la rue très sinueuse et dangereuse qui passait devant les commerces du centre d'Acigné. Comment oublier aussi les passages du Tour de France. **« Ces jours-là, mes parents positionnaient leurs produits sur le trottoir pour attirer l'œil du client. Ils effectuaient la même opération le jour de la Saint-Louis, la fête qui attirait beaucoup de monde en août, avec son défilé de chars confectionnés par les habitants de chaque quartier »** raconte Jean.



La rue Judith d'Acigné, au début des années 1980. "Du temps de la quincaillerie, tout le trafic passait là, dont le Tour de France. Il y avait peu de visibilité", se rappelle Jean. "Pour traverser de la quincaillerie à la forge, c'était parfois dangereux. C'est dans le hangar à droite, derrière la forge, qu'était réalisé le char du quartier pour la Saint-Louis."

Des souvenirs inoubliables

« Mes grands-parents avaient vraiment le sens du commerce » confirme Lionel. **« La maison fait crédit à leurs clients, non encore pourvus de carnets de chèques. Ils leur faisaient confiance, parfois à tort »**. **« Grâce à eux, j'ai appris à compter en jouant à la marchande »**, indique Cécile.

A l'époque de Noël, ils installaient une petite crèche dans l'entrée. Il y avait notamment un ange pourvu d'une petite fente au sommet de la tête. **« Si vous mettez un sou, il va vous dire merci »** indiquait Cécile aux clients.

Des souvenirs de gamins, des souvenirs de famille à jamais ancrés dans leurs cœurs. **« On ne peut pas dire qu'ils nous gardaient mais on était toujours fourrés chez eux. Pépé avait installé dans le jardin un rail de chemin de fer entre deux acacias. Il servait de portique à la balançoire. On mangeait du pâté de lapin avec des patates au beurre et un fruit en dessert »** se souviennent les petits-enfants.

« Ils n'ont pas toujours eu l'eau courante. Nous allions la chercher dans un puits et ramenions deux seaux posés sur un cercle » ajoute Jean. **« Il n'y avait pas de chauffage dans la chambre du haut »**.

Qu'importe, la chaleur familiale désormais transmise par deux enfants et cinq petits-enfants a toujours été entretenue. Et c'était bien là l'essentiel.



La maison Bronnec au 3 de la rue Judith d'Acigné est aujourd'hui démolie. C'est par le petit portail à droite, entre les deux maisons, que l'on accédait à la cour où on allait chercher les bouteilles de gaz.

Bernadette qui a tenu la quincaillerie jusqu'en décembre 1984 est décédée en 2007 à l'âge de 93 ans ; Jean est parti en 1981, il était âgé de 72 ans mais ils sont toujours présents dans les cœurs des anciens Acignolais. Ils ont nourri de belle façon l'histoire de la commune.